



SÔSEKI

Choses
dont je me souviens



Picquier poche Extrait de la publication

SÔSEKI

*Choses
dont je me souviens*

Traduit du japonais
par Elisabeth Suetsugu



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Haikus

Sanshirô,
poche n° 2

Les Herbes du chemin,
nouvelle édition revue et corrigée,
poche n° 14

La Porte,
poche n° 67

Petits contes de printemps,
poche n° 198

Titre original : *Omoidasu koto nado*

- © 2000, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
- © 2005, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 150
13631 Arles cedex

En couverture : Pivoines, Yun Shouping, dynastie des Qing, D.R.

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 2-87730-756-5
ISSN : 1251-6007

Préface

Omoidasu koto nado, « Choses dont je me souviens », se situe dans l'œuvre de Sôseki après l'achèvement de son roman *Mon* (*La Porte*, Picquier, 1992), publié en feuilleton dans le journal *Asahi* entre le 1^{er} mars et le 12 juin de l'année 43 de l'ère Meiji (1910). L'écrivain est alors âgé de quarante-quatre ans. Hospitalisé une première fois le 18 juin pour soigner un ulcère à l'estomac, il quitte l'hôpital le 31 juillet, mais c'est pour partir se reposer dès les premiers jours d'août à Shuzenji, petite station thermale de la péninsule d'Izu. C'est là qu'il sera terrassé par une hémorragie, le 24 août, qui le laissera sans connaissance pendant trente minutes. Dès le 8 septembre cependant, Sôseki peut reprendre le carnet qui lui tient lieu de journal, et il se met de nouveau à noter des faits quotidiens, l'évolution de son état, des impressions de lecture. Surtout, il écrit de nombreux haïkus ainsi que des *kanshi* (poèmes rédigés en chinois classique), qu'il insérera dans le texte présenté ici et qui lui donneront sa tonalité particulière.

L'écrivain s'explique lui-même sur le sens qu'a revêtu pour lui l'expérience de la maladie et de la perte de conscience, ainsi que sur les raisons qui lui ont fait prendre la plume alors qu'il était encore dans un état de faiblesse extrême. C'est le 20 octobre qu'il rédige le premier « chapitre » de *Choses dont je me souviens*, dans la chambre d'hôpital qui l'avait accueilli une première fois en juin avant de le voir revenir le 11 octobre, directement de Shuzenji, et il ne pourra franchir à nouveau le seuil de sa demeure que le 26 février de l'année suivante. C'est donc pendant l'hospitalisation de Sôseki que le journal *Asahi* publie le texte, entre le 29 octobre 1910 et le 20 février 1911.

Le lecteur ne manquera pas d'évoquer un autre texte paru cinq ans plus tard, *Garasudo no uchi* (*A travers la vitre*, Rivages, 1993), qui n'est pas sans présenter nombre de similitudes, car on y voit l'écrivain s'exprimer sur un ton intime et familier à propos de la mémoire, de la mort, de l'art. On songe également à une œuvre antérieure, *Kusamakura* (*Oreiller d'herbes*, Rivages, 1987), que l'écrivain lui-même définissait comme un *roman-haïku*, où il s'interrogeait sur la beauté, la peinture, la poésie.

Choses dont je me souviens présente trois formes d'écriture, prose, haïkus et poèmes. Si l'on sait que Sôseki n'a pas laissé moins de 2500 haïkus et 208 poèmes en chinois, les 18 haïkus et les 16 *kanshi* qui figurent ici sembleront peut-être de peu de

poids. Il n'en est rien, car on peut peut-être y trouver la clef de l'orientation ultime de l'écrivain.

Sôseki compose son premier haïku en 1889, qu'il adresse dans une lettre à son ami Masaoka Shiki, grand poète, fondateur de la revue *Hototogisu*, principal artisan du renouveau du haïku, et dont le rôle fut décisif pour imprimer un élan créateur à l'œuvre poétique de l'écrivain. Deux périodes furent particulièrement fécondes. La première se situe entre 1895 et 1900, années qu'il passe à Matsuyama puis à Kumamoto, où il occupe le poste de professeur d'anglais jusqu'à son départ à destination de l'Angleterre sur l'ordre du ministère de l'Education ; la seconde embrasse les dernières années de sa vie, avec la redécouverte fulgurante du bonheur de l'inspiration poétique dont il fait l'expérience en 1910, après avoir frôlé la mort. La joie intense d'avoir échappé à la mort, l'expérience d'une vie libérée de l'étouffante quotidienneté, qui a retrouvé douceur et chaleur, lui soufflent ses poèmes.

Les *kanshi* qui figurent dans l'ouvrage, Sôseki le dit lui-même, *sont* cette paix intérieure qu'il a connue au cours de sa maladie. Dès l'enfance, l'écrivain a pratiqué les lettres chinoises, comme le voulait la tradition de l'éducation de l'époque d'Edo et des débuts de l'ère Meiji. Loin d'être une contrainte, ce fut pour lui la découverte d'une joie profonde et, très tôt, il s'adonna par plaisir à la composition de poèmes, sans jamais viser à passer

maître en l'art du poème chinois, même s'il étudia un temps très bref sous la direction du calligraphe et spécialiste des lettres chinoises Nagao Uzan. Ainsi fut évité l'écueil du formalisme, qui souvent ne fait naître qu'une poésie sans chair ni âme. A partir de 1910, il ne cessera plus de composer des poèmes, qu'il fera souvent figurer, surtout à partir de l'an 45 de l'ère Meiji (1912), à côté de dessins qu'il peint lui-même.

Le 19 août 1911, Sôseki est une nouvelle fois hospitalisé, à Osaka, alors qu'il est en voyage dans l'ouest du Japon où il donnait à la demande du journal *Asahi* une série de conférences, dont *La civilisation japonaise moderne*¹. De retour à Tôkyô le 14 septembre, il ne cessera d'être aux prises avec une santé toujours plus fragile. Le 29 novembre, il se trouve confronté à une autre épreuve, la mort brutale de sa dernière fille, Hinako, à peine âgée de deux ans. C'est vers cette époque qu'il conçoit le projet de son premier roman après la crise de Shuzenji, *Higan sugi made* (*A l'équinoxe et au-delà*, Le Serpent à plumes, 1995), qui paraîtra comme à l'accoutumée dans le journal *Asahi*, entre janvier et avril 1912, avant d'être publié en septembre de la même année par la maison d'édition Shunyôdô, et qu'il dédiera à la mémoire de son enfant morte et de son ami Ikebe

1. *La civilisation japonaise moderne (Gendai Nihon no kaika)* in *Cent ans de pensée au Japon*, t. 1, p. 127-156, Picquier, 1996.

Sanzan, mort en février. L'année 1913 verra la création de *Kôjin* (*Le Voyageur*, Rivages, 1991), 1914 correspond à la publication de *Kokoro* (*Le Pauvre Cœur des hommes*, Gallimard, 1957). L'année suivante, Sôseki entreprend la rédaction de *Michikusa* (*Les Herbes du chemin*, Picquier, 1992), en grande partie autobiographique, qui sera le dernier roman achevé de l'écrivain. C'est en mai 1916 que commence à paraître *Meian* (*Clair-obscur*, Rivages, 1989), dont le manuscrit se clôt sur le chiffre 189, chapitre que l'écrivain s'apprêtait à écrire avant d'être trouvé sans connaissance, renversé sur sa table de travail. Tout au long de cette période, s'il travaille chaque matin à la rédaction de son roman, il consacre ses après-midi à la composition de poèmes, plus de soixante-dix entre août et novembre, ce qui permet de se faire une idée de l'excessive tension qui toujours accompagnait l'élaboration de l'œuvre romanesque, interrogation qui ne fléchit jamais sur l'existence, l'énigme du cœur humain, et que venait apaiser l'inspiration poétique.

Choses dont je me souviens porte la marque de l'idéal *fûryû*¹ qui avait inspiré dix ans plus tôt à Sôseki le ton si particulier d'*Oreiller d'herbes*,

1. Notion simple et complexe tout à la fois, qui exprime un idéal d'harmonie avec la nature, un désir d'évasion, l'aspiration au dépassement des réalités quotidiennes, le détachement aussi. *Fûryû* signifie aussi le goût pour la poésie, la peinture, le thé, tout ce qui est exempt de prosaïsme.

mais on y découvre aussi la conscience lucide du retour inévitable au quotidien étouffant, comme si cette halte imposée par la maladie avait permis à l'écrivain d'entrevoir la possibilité de sauvegarder un équilibre fragile en apportant à la création romanesque que lui dictait sa nature tourmentée le contrepoids de l'invention poétique. Et on peut se demander si cette orientation, qui ne s'est jamais démentie, n'a pas fini par revêtir une signification allant au-delà de celle que lui prête Sôseki dans *Choses dont je me souviens*. En effet, dans une lettre adressée le 15 novembre 1916 à Tomizawa Keidô, qui était alors attaché au monastère zen Shôfukuji, il écrit : « ... *Ce que je vais dire vous semblera peut-être étrange, mais je suis un fou qui a attendu de parvenir à la cinquantaine pour s'apercevoir que la Voie était à pratiquer dans la vie quotidienne. Et quand je songe au moment où il me sera donné de trouver la Voie véritable, la distance qui m'en sépare ne semble si grande que j'en reste abasourdi...* » Moins d'un mois plus tard, le 9 décembre, survenait la mort de Sôseki.

ÉLISABETH SUETSUGU

1

Après bien des peines, me voici de nouveau à l'hôpital. Oui, je me souviens, trois mois déjà se sont écoulés depuis le temps où je passais mes journées ici dans la chaleur de l'été. Comme tout cela me semble lointain ! On déployait alors un treillis de roseaux de deux mètres de long environ, qu'on plaquait contre l'auvent de l'étage pour tenter d'apporter un peu d'ombre à la véranda où le soleil dardait ses rayons brûlants. C'est là que j'avais posé l'érable nain que m'avait donné Zekô¹, à côté des fleurs au charme sans prétention que m'apportaient de temps à autre les visiteurs, pour tromper mon ennui et tenter d'oublier la touffeur. En face, je pouvais apercevoir entre ciel et terre la terrasse d'une auberge où deux hommes entièrement nus se montraient sans nul souci de ce qu'on était en plein midi, enjambant la balustrade dont ils s'amusaient à faire le tour, à donner le frisson,

1. Nakamura Zekô, ami de jeunesse de Sôseki, président de la Compagnie ferroviaire de Mandchourie du Sud, qui exerçait simultanément les fonctions de gouverneur de la région.

ou encore s'allongeant comme à dessein sur le mince rebord... A les voir folâtrer ainsi, il m'est arrivé de les envier et de souhaiter, oui, ne fût-ce qu'une fois, me retrouver dans un corps vigoureux semblable au leur. A présent, tout cela appartient au passé, précaire comme les rêves qui n'apparaissent pas deux fois, éphémère comme les songes.

A ma sortie de l'hôpital, j'étais résolu à partir me reposer, me rangeant à l'avis du médecin qui conseillait un changement d'air. Mais je n'avais pas prévu que j'allais faire une rechute, ni que c'est sur une civière que je regagnerais Tôkyô. A plus forte raison, je n'imaginais pas un seul instant que le destin voudrait que j'échoue à nouveau dans le même hôpital, sans même avoir eu le loisir de franchir le seuil de ma maison.

Le jour où je quittai Shuzenji pour rentrer à Tôkyô, il pleuvait ; la même pluie m'accueillit à Tôkyô. Lorsqu'on m'aida à descendre du train, je distinguais à peine le visage de ceux qui étaient venus m'attendre. Je pus adresser un regard à deux ou trois personnes seulement. Et avant même d'avoir eu le temps de les saluer comme j'aurais souhaité le faire, je me retrouvai étendu sur une civière. Pour protéger les brancards de la pluie du soir, on les avait enduits d'une couche d'huile. J'avais l'impression d'être allongé au fond d'un trou et mes yeux s'ouvraient de temps à autre dans ces ténèbres. Mes narines percevaient l'odeur de l'huile. Mes oreilles retentissaient du ruissellement

des gouttes de pluie qui frappaient la bâche, entrecoupé par moments, mais si ténues, des voix de ceux qui marchaient à côté de la civière. Mais mes yeux ne distinguaient strictement rien. Dans le train, M. Morinari¹ avait eu la gentillesse de mettre une branche de chrysanthèmes sauvages dans le réticule placé à côté de mon oreiller, mais elle avait sans doute été brisée dans le désordre de l'arrivée.

De la civière qui me porte

L'aster est invisible

Flotte dans le soir l'huile de paulownia

Voilà comment plus tard j'ai condensé la scène en dix-sept syllabes². On me transporta sur ces mêmes brancards jusqu'à une chambre située au premier étage de l'hôpital, et je pus allonger doucement mon corps amaigri dans le lit blanc qui trois mois plus tôt m'était déjà familier. C'était une soirée silencieuse, traversée seulement par le ruissellement de la pluie. A part moi, il n'y avait que trois ou quatre malades hospitalisés dans le même bâtiment ; les voix se faisaient naturellement rares et, curieusement, l'automne y était plus recueilli qu'à Shuzenji.

Quand j'eus passé près de deux heures à goûter le calme de cette soirée, confortablement étendu

1. Morinari Rinzô, médecin de la clinique Nagayo, chargé de veiller sur Sôseki à Shuzenji.

2. Désigne le haïku, poème articulé en trois « vers » de cinq, sept et cinq syllabes.

dans les draps blancs, une infirmière vint me remettre deux télégrammes. J'en ouvris un, qui disait : « Félicitations pour retour sain et sauf dans la capitale. » L'expéditeur était Nakamura Zekô, qui se trouvait alors en Mandchourie. Le second était rédigé mot pour mot dans les mêmes termes. J'examinai avec intérêt cette dépêche qui m'intriguait malgré sa banalité, en me demandant qui avait bien pu me l'adresser. Cherchant le nom de l'expéditeur, je ne découvris rien d'autre que trois initiales, S.T.T. Je restai d'abord sans comprendre. Mais quand je vis qu'elle avait été expédiée de Nagoya, tout s'éclaira. Il s'agissait de Suzuki Teiji et de sa femme Tokiko, ma belle-sœur. Je repliai ensemble les deux télégrammes tout en me promettant que ce serait la première chose que je raconterais à ma femme qui devait venir me voir le lendemain.

Les tatamis de ma chambre étaient verts. Les *fusuma*¹ aussi avaient été remplacés. Les murs venaient d'être refaits. Tout semblait inviter au bien-être. Immédiatement me revinrent à l'esprit les paroles du docteur Sugimoto², qui avait déclaré à ma femme quand il était venu m'examiner à Shuzenji pour la seconde fois : « Les tatamis seront retournés d'ici qu'il nous soit revenu ! » Je me mis à compter sur mes doigts : seize ou

1. Cloison mobile tendue de papier épais souvent orné de motifs décoratifs.

2. Sugimoto Tôzô, directeur adjoint de la clinique.

dix-sept jours s'étaient écoulés depuis la promesse du directeur adjoint de l'hôpital. Les tatamis bleutés semblaient eux aussi avoir longuement attendu leur visiteur.

Je tente de me souvenir

Depuis que le grillon a commencé de chanter

Combien de soirs déjà

Ce soir-là, j'ai décidé de faire de cette clinique ma seconde demeure, pour longtemps.